

Bulletin du
CERCLE THOMISTE

Saint-Nicolas de Caen



P. Albertini

Nouvelle Série

SOMMAIRE

N° 34

	Pages
1. J. de MONLEON. - Sur la thèse de Marx	1
2. M.D. PHILIPPE. - Etude de la Somme Théologique (40 ^{me} leçon)	7
3. Docteur HUANT. - La Pensée thomiste	20
4. L'Homme et l'Action	31
5. Bibliographie	41

Publication trimestrielle

MARS 1966

L'HOMME ET L'ACTION

*Notes prises à une
Conférence du R. P. M. D. PHILIPPE*

Paris, 22 novembre 1965

« L'homme et l'action » : c'est là un des problèmes les plus complexes, et qui prête aux plus nombreuses confusions, surtout à notre époque... Nous allons d'abord présenter quelques manières diverses de traiter la question.

Notons en premier lieu, ce qu'il ne faut jamais oublier, que la philosophie se ramène toujours au problème de l'homme, mais, soulignons-le, de l'homme *dans toutes ses dimensions*. Cela veut dire que, si le philosophe laisse de côté un aspect de l'homme, sa vision de l'homme est mutilée, sa philosophie est incomplète.

Or, si pour tous les athéismes contemporains — marxisme, positivisme, existentialisme, évolutionnisme, freudisme — le problème capital de la philosophie se noue bien autour de l'homme, ces athéismes donnent de l'homme une vision partielle qui n'envisage pas *toutes* ses dimensions ; en ce sens, ils ne donnent pas une vraie philosophie de l'homme. En effet, à partir du moment où l'on supprime délibérément la relation de l'homme à Dieu, on mutile l'homme : on refuse de considérer un aspect de l'homme, son dépassement à l'égard de l'univers et de ses relations avec les autres hommes, sa transcendance qui l'ouvre à l'Absolu, au Dieu-Créateur...

Si le marxisme parle bien de « dépassement », c'est à l'intérieur du développement de l'homme, ce n'est pas le véritable dépassement que représente l'attitude religieuse reconnaissant le Dieu-Créateur. Si le positivisme parle d' « attitude religieuse », il réduit celle-ci à un « service de l'homme ». Si MERLEAU-PONTY reconnaît que l'attitude religieuse est fondamentale chez l'homme, cette attitude ne regarde plus que l'homme puisque l'homme est incapable de reconnaître l'existence de Dieu-Créateur.

Dans une philosophie réaliste, on appelle « attitude religieuse » quelque chose de beaucoup plus profond : c'est l'attitude de l'homme en tant que capable d'affirmer sa dépendance à l'égard d'une Réalité mystérieuse, Réalité première source de son être, Réalité ultime fin de toute sa vie, Réalité qui est le *Créateur*. Et c'est précisément le propre d'une philosophie réaliste (donc, de la philosophie thomiste) de tenir compte, dans sa vision de l'homme, de cet aspect fondamental : l'attitude religieuse. Le vrai philosophe n'a pas le droit d'avoir des *a priori*, il est obligé de considérer *tous* les problèmes que l'expérience lui présente.

Si, de nos jours, on parle de l' « Eglise ouverte au monde », cela exige des chrétiens certaines connaissances philosophiques. Dans un monde chrétien, la foi, au sens strict, est plus importante et plus essentielle que la philosophie, la théologie seule suffit. Mais dans un monde qui n'est plus chrétien, si l'on veut rester « ouvert » vis-à-vis de ce monde, on est obligé de réfléchir d'une manière philosophique. Quand on lit, par exemple, le dernier livre de GARAUDY : « *De l'anathème au dialogue* », on se demande combien de chrétiens seraient capables de lui répondre en toute vérité !... Or, si les chrétiens ne sont pas capables de discerner où est la vérité et où est l'erreur dans ce livre, alors, sous prétexte d' « ouverture », ils accepteront tout, se mettant ainsi à l'école de l'auteur... et par lui du marxisme, et progressivement ils se laisseront contaminer. Il faut que les chrétiens soient assez philosophes, assez intelligents, pour comprendre que, pour GARAUDY, la seule philosophie est une philosophie de l'action, l'homme se définit par l'action ; et que, pour GARAUDY, tous les chrétiens sont eux aussi partisans de cette action.

GARAUDY n'hésite pas à affirmer que lui-même n'est pas convertissable. S'il désire « dialoguer » avec les chrétiens, c'est, dit-il, pour purifier le christianisme et purifier le marxisme. C'est pour retrouver les chrétiens des premiers temps, les chrétiens d'avant Constantin... car ce qu'il cherche ce sont de « purs » chrétiens — des chrétiens tellement purs, pourrait-on dire, qu'ils ne gênent plus le marxisme ! — puisqu'alors, s'il y a dialogue, ce sera dialogue entre le chrétien qui regarde vers le ciel et le marxiste qui, lui, est sur la terre. Un tel dialogue doit aider le chrétien à être vraiment chrétien et le marxiste à être un vrai marxiste. Il est en effet utile pour le marxiste d'avoir ce dialogue, car un vrai marxiste n'avance que dans une opposition qui nourrit sa dialectique. Le christianisme, en apportant le sens de la transcendance, donne précisément cette opposition désirée, une antithèse qui fait avancer la dialectique marxiste.

Quoi qu'il en soit du livre de GARAUDY, c'est un fait que ce livre pose le problème de l'action et des rapports de l'action et de l'homme ; il souligne combien, à notre époque, le point de vue philosophique prend une importance capitale, particulièrement quand il s'agit d'un dialogue avec les marxistes, avec des athées qui réfléchissent sur le problème

humain d'une manière purement humaine. Un tel dialogue ne peut se situer qu'au niveau de la philosophie. Il faut comprendre que pour les marxistes, la foi est quelque chose d'infantile, de « dépassé » : c'est du moins ce qu'ils disaient jusqu'ici. Aujourd'hui, vont-ils reconnaître qu'ils sont à un moment de la dialectique où la foi des chrétiens peut apporter à leurs théories un aspect de complémentarité ?

Il faut comprendre que les erreurs du marxisme sont souvent des confusions provenant de l'imagination, parce que le marxisme ne reconnaît qu'un seul type d'expérience.

La philosophie exige l'*expérience*. On fait toujours la philosophie de ses expériences ; de grandes expériences sont nécessaires à une grande philosophie. Les choses uniquement « apprises » se fanent très vite, deviennent très vite du passé. Certes, la culture est nécessaire et le capital de culture acquis au long des siècles nourrit l'humanité. Mais on veut et l'on doit vivre d'autre chose. On veut et l'on doit faire ses expériences *personnelles*.

D'autre part, la philosophie est plus que l'expérience, elle exige un effort de pénétration à l'égard des réalités expérimentées pour savoir ce qu'elles sont, pour connaître leurs significations profondes, leurs finalités. Et cet effort est ordonné en dernier lieu à connaître l'homme, sa destinée, ce pour quoi il existe. Le philosophe, quand il a découvert la vérité, désire la communiquer aux autres. Son dialogue sera donc ordonné à la communication de la vérité, et cette communication, pour le philosophe chrétien, doit se faire, dans le sens le plus charitable et le plus miséricordieux, avec un désir d'aider ceux qui n'ont pas encore découvert la vérité à la découvrir.

La philosophie se centre sur l'homme, avons-nous dit. Mais l'homme est un être qui progresse constamment, qui « se fait ». Un enfant a peu de personnalité. La personnalité morale, artistique, intellectuelle, s'acquiert progressivement ; et elle s'acquiert à partir d'une certaine *action*. Notre personnalité est liée à toutes nos activités. Il y a un devenir de l'homme dans l'action. L'homme qui n'agit pas reste en virtualité, en potentialité, rien ne « s'actue » chez lui. Avec SAINT THOMAS, disons que l'action représente « l'acte second », l'homme dans sa personnalité métaphysique étant l'acte premier. L'action est inséparable de l'homme. S'il y a joie après une action accomplie et réussie, c'est que la personnalité s'épanouit dans l'action. Homme et action sont essentiellement liés. Le propre de l'architecte est d'édifier, le propre du philosophe est de philosopher, le propre du sage est de contempler... Ce que souligne l'adage d'ARISTOTE : *operatio sequitur esse*, l'opération suit l'esse, ce qui existe.

Mais lorsqu'on veut comprendre ce qu'est l'action, — quel est, précisément, le rapport homme-action — et que l'on veut établir une hiérarchie de nos diverses actions, des questions se posent : la « pensée » est-elle une « action » ? Travailler, manger, sont des actions diverses ;

dormir est-il une action ? Le repos est-il une action ? Et la contemplation est-elle une action ?

En nous posant ces questions, nous constatons que l'homme possède en lui un capital de vie qui peut s'exploiter de façons bien différentes, qu'il est, à lui seul, un petit « cosmos » : ceci parce qu'il est comme une synthèse. N'est-il pas à « l'horizon » de deux mondes, le monde matériel et le monde spirituel ? L'homme est, parmi les réalités que nous expérimentons, la réalité la plus complexe qui soit — ce qu'avait déjà reconnu SAINT THOMAS après ARISTOTE — et qui par le fait même atteint le plus difficilement sa *fin*. Les autres réalités naturelles atteignent la plupart du temps leur fin (*ut in pluribus*) : un chien devient naturellement un « beau chien », bien nourri, bon gardien ou bon chasseur ; mais les hommes, eux, la plupart du temps, demeurent dans le sensible (*manent in sensu*) : ils restent attachés aux biens matériels, en raison de leur complexité, et ils n'atteignent pas leur fin propre. S'ils l'atteignent, c'est au prix de très gros efforts. Il est si difficile de soulever le poids du corps pour atteindre au spirituel.

La fin de l'homme, son bonheur, souligne ARISTOTE, c'est l'amitié ou la contemplation... Mais l'homme est trop « conditionné » pour atteindre ce bonheur directement et immédiatement (du point de vue philosophique s'entend, car, au point de vue chrétien, avec la grâce, il en est tout autrement) ; diverses voies se présentent à lui. Et son intelligence, si vive soit-elle, demeure faible et imparfaite. N'est-elle pas souvent le jouet de l'imagination ? Au lieu de prendre les voies les plus sûres, elle se laisse séduire par ce qui apparaît le plus beau ! Difficilement, l'homme domine sa complexité en devenant *prudent*, en se donnant un but et une orientation de vie.

D'autre part, si nous faisons l'inventaire de toutes nos activités humaines, de toutes nos actions durant une journée, durant une année... que d'actions diverses nous dénombrerions ! Et pourtant il est clair que nous laissons de côté certaines de nos actions et que nous nous plaisons à en répéter certaines autres. Si nous les répétons, c'est parce que nous les aimons et qu'en les répétant nous devenons vite des « spécialistes » de ces actes... Mais, après un inventaire général de nos actions humaines, il faut hiérarchiser ces actions, leur donner une valeur, un sens, un ordre... Mettra-t-on au-dessus de tout l'action scientifique ? ou l'action politique qui implique gouvernement et domination... ?

Pour mettre un ordre dans nos actions et les hiérarchiser, il faut nécessairement un principe d'ordre : ce qui revient à dire qu'il faut avoir une conception philosophique de l'homme. Nos actions ne peuvent être hiérarchisées qu'en fonction d'une certaine conception de l'homme. Mais n'est-ce pas là une pétition de principe, car il faut dire à la fois : je connais l'homme par l'action, et je dois hiérarchiser les actions par

l'homme ? Non, il n'y a pas pétition de principe, car l'opération, l'action, est bien le moyen de connaître l'homme et c'est grâce à la connaissance que l'action me donne de l'homme que je vais pouvoir hiérarchiser les diverses opérations de l'homme.

Si, *en tant que chrétien*, je cherche un principe d'ordre en demandant à la Révélation une définition de l'homme, la première affirmation que je découvre, c'est que l'homme est créé à l'image de Dieu. Mais l'image de Dieu possède diverses dimensions et donne lieu à des interprétations différentes, d'où diverses manières de hiérarchiser les actions humaines. Pour certains, l'image de Dieu reflète en premier lieu le pouvoir de Dieu. Le Dieu-Créateur n'est-il pas celui qui est tout Puissant et qui domine sur tout ce qui vient de Lui ? Dieu crée l'homme pour que celui-ci « domine » sur toutes les autres créatures : « Emplissez la terre et soumettez-la : dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel... » (1)

Mais, dans l'image de Dieu, il y a un autre reflet de Dieu. Dieu crée l'homme en lui donnant son esprit. Etre intelligent est aussi ce qui caractérise l'image de Dieu. Cependant, ce n'est pas suffisant. Si Dieu donne à l'homme la femme, n'est-ce pas pour que l'homme puisse l'aimer ? Dans l'image de Dieu il y a aussi le reflet de l'Amour de Dieu.

Voilà donc trois dimensions de l'image de Dieu, de l'homme-image de Dieu : capacité d'exercer la domination, capacité de connaître, capacité d'aimer. Mais quel ordre faut-il mettre entre ces trois dimensions ?

On pourrait classer les théologiens d'aujourd'hui en trois catégories, selon qu'ils mettent au premier rang soit la domination, soit la connaissance, soit l'amour. Autrement dit, selon l'ordre de la Sagesse de Dieu, la capacité de dominer est-elle, en l'image de Dieu, ce qui finalise la capacité de connaître et celle d'aimer ? Ou l'inverse est-il plus vrai : la capacité d'aimer finalise-t-elle celle de dominer et de connaître ? Pour répondre à ces questions, le théologien doit regarder les diverses tentations et les diverses fautes qui nous sont révélées au début de la Genèse, où l'on voit bien l'œuvre du démon, Prince de la confusion. La première tentation du serpent à la femme : vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal... L'ultime tentation, celle de la tour de Babel : le *dominium* collectif qui semble bien l'emporter sur tout ! C'est à la lumière de cet ordre de la Sagesse de Dieu que le théologien doit répondre à de telles questions : le progrès scientifique est-il *voulu* par Dieu, ou seulement *permis* ? Peut-on affirmer que toute domination du monde, tout « *dominium* » accomplit la volonté de Dieu ? Est-ce que tout progrès des connaissances scienti-

(1) Gn I, 27-28.

fiques est voulu par Dieu ? doit-il être recherché comme un absolu ? Par contre, il est dit dans l'Écriture : tout amour vient de Dieu, toute paternité vient de Dieu... Ce qui est sûr, c'est que, si l'on met l'amour au service de la connaissance et la connaissance au service de la domination, c'est le désordre, c'est la Tour de Babel... L'humanité ne recherchant plus que la domination s'exalte et ne s'occupe plus d'aimer, elle en arrive à nier l'existence de Dieu.

En philosophie — d'une manière un peu différente — le même problème se pose. En l'homme on distingue vite trois grandes orientations : recherche de la domination, recherche de la vérité dans la connaissance, recherche de l'amour, du don amical. Suivant l'ordre de valeur qu'on met dans ces trois recherches, on arrive à trois grandes visions de l'homme, tout à fait différentes : *Homo dominator*, *homo scientificus*, *homo amicus*. Tout est ordonné à la domination, tout est ordonné à la connaissance scientifique, tout est ordonné à l'amour d'amitié... Où l'homme est-il parfaitement homme ?

L'ordre que nous mettons dans ces trois grandes dimensions ne peut se réaliser que grâce à une certaine conception philosophique de l'homme. Le problème philosophique de l'action nous porte donc vers l'homme et la conception que nous avons de celui-ci nous permet de hiérarchiser ses actions.

Ceci nous permet immédiatement de saisir qu'on ne peut prétendre que l'action possède en elle-même sa valeur, et donc en toute rigueur il est inexact de dire « philosophie de l'action », car l'action n'est pas pour nous un absolu, elle n'est pas ce qu'il y a de premier. On ne peut pas dire : « Au commencement était l'Action. »

Si l'action est relative à l'homme, l'homme choisit telle ou telle action en fonction de ce qu'il est, pour son développement propre et non en fonction de l'action elle-même. Il nous faut donc en premier lieu préciser ce qu'est l'action... et ceci est d'autant plus important que ce mot ne cesse de revenir à notre époque comme un slogan. Il est indispensable de savoir si l'action est pour l'homme ou l'homme pour l'action — si le chrétien est pour l'action ou l'action pour le chrétien.

Sans cesse, à notre époque, revient ce problème de l'action (2). Il a pris une grande importance à partir de BLONDEL dont l'ouvrage : « *L'Action* » veut faire la philosophie de l'Action (3). Il avait été très

(2) JEAN BRUN note : « Car si à l'époque où Blondel écrivait sa thèse, le mot « action » était un mot inconnu des philosophes, il n'en est plus de même aujourd'hui où ce terme est un des plus galvaudés qui soient. Toute la littérature qui irait de Gide à Malraux en passant par la spéculation de Gentile et de G. Sorel, a fait de l'homme de l'action le héros des temps modernes ». (*Leibniz et Blondel, in Hommage à Blondel*, Belles Lettres, Paris 1962, p. 35).

(3) MAURICE BLONDEL, *L'Action*, P.U.F., 2^{me} éd. 1950.

impressionné par le problème de la destinée de l'homme : « Mon effort primitif m'avait paru, même à mes propres yeux, porter sur le problème de notre destinée et l'on m'avait d'abord classé parmi les auteurs des ouvrages de morale ; la vérité est que, de plus en plus, j'ai été porté à envisager l'aspect métaphysique des problèmes qui intéressent non seulement notre destinée personnelle mais les conditions fondamentales de l'ordre créé... il s'agit pour nous de suivre et de rendre aussi intelligible, aussi bonne que possible, l'œuvre des sept jours dont la Bible répète à chaque étape que Dieu la considérant la jugea bonne et très bonne » (4).

BLONDEL veut donner une « métaphysique » de l'ordre créé *dans* l'Action et *par* l'Action. — Il ne faut pas donner au mot « métaphysique » le même sens chez BLONDEL que chez SAINT THOMAS, mais le sens qu'on lui donne aujourd'hui et qui correspond à l'idée d'absolu, par exemple quand, devant un tableau, on dit : c'est de la peinture métaphysique, ce qui veut dire : qui exprime une certaine recherche de l'absolu. BLONDEL veut toucher l'absolu dans l'Action. Il essaie donc de donner une vue synthétique, totale, des problèmes humains dans l'Action. A travers l'Action, il veut observer et connaître tout l'homme et son insertion dans l'univers. L'aspect absolu de la bonté de l'homme et de l'univers, il le voit dans l'Action. C'est l'Action qui, pour lui, donne la vision totale de l'homme, qui donne les points de référence pour juger de l'homme.

C'est là l'*immanentisme* de BLONDEL. Il bloque homme et opération humaine dans l'Action, et, dans la philosophie de l'Action, la philosophie de la destinée de l'homme, de la religion, de la liberté, de la recherche de l'unité.

Mais, si l'Action est ainsi l'absolu, il faut qu'à l'intérieur même de l'Action l'unité se fasse ; c'est pourquoi, pour BLONDEL, l'unité se fait dans la recherche même de l'Action, il fait la métaphysique de l'Absolu dans l'Action.

BLONDEL dit expressément que l'Action est la substance de l'homme : « La substance de l'homme c'est l'action, il est ce qu'il fait. » « Nous ne sommes, nous ne connaissons, nous ne vivons que « *sub specie actionis* ». « Non seulement l'action manifeste ce que nous étions déjà mais encore elle nous fait croître et sortir pour ainsi dire de nous-même ; en sorte qu'après avoir étudié le progrès de l'action dans l'être, et le progrès de l'être par l'action, il va falloir transporter hors de la vie individuelle le centre de gravité de la volonté « conséquente à la loi de son progrès » (5).

(4) *Archives de philosophie*, janvier-mars 1961, *Sur l'idée directrice de la Trilogie*, par Mlle Panis.

(5) *L'Action*, p. 197.

On peut cependant préciser certains aspects :

1. — *Action et Vie* : l'Action est la synthèse du vouloir, du connaître, de l'être. Elle unit vie et être. « L'action humaine relève à la fois de toutes les puissances étrangères et hostiles l'une à l'autre en l'homme : par la pensée qui éclaire l'origine et l'accomplissement, elle est d'ordre intellectuel ; par l'intention et la bonne volonté, elle appartient au monde moral ; par l'exécution, au monde de la science... Pour tous, qu'ils le sachent ou non, c'est une question de métaphysique, de morale et de science à la fois que le problème de la vie : l'action est cette synthèse du vouloir, du connaître et de l'être, ce lien du composé. » (6).

BLONDEL veut montrer que l'Action dépasse le sujet. De même que l'enfant arrive un jour à dépasser le père, à passer avant lui, la personne qui fait l'Action, bien que l'Action émane d'elle, est obligée de suivre l'Action. Avant l'Action, je suis libre de décider, mais après l'Action, une fois l'Action décidée, alors, c'est l'Action qui s'impose à moi — comme la vie s'impose à la morale. « Mes décisions vont souvent au-delà de mes pensées, et mes actes au-delà de mes intentions. Tantôt je ne fais pas tout ce que je veux ; tantôt je fais presque à mon insu, ce que je ne veux pas. Et ces actions que je n'ai pas complètement prévues, que je n'ai pas entièrement ordonnées, dès qu'elles sont accomplies, pèsent sur toute ma vie et agissent sur moi, semble-t-il, plus que je n'ai agi sur elles. Je me trouve comme leur prisonnier ; elles se retournent parfois contre moi ainsi qu'un fils insoumis en face de son père. Elles ont fixé le passé, elles entament l'avenir. Impossibilité de m'abstenir et de me réserver, incapacité de me satisfaire, de me suffire et de m'affranchir, c'est ce que me révèle un premier regard sur ma condition... Au principe de mes actes, dans l'emploi et après l'exercice de ce que je nomme ma liberté, il me semble sentir tout le poids de la nécessité. Rien n'y échappe en moi ; si je tente de me dérober aux initiatives décisives, je suis asservi pour n'avoir pas agi ; si je vais de l'avant, je suis assujéti à ce que j'ai fait. Dans la pratique, nul n'esquive le problème de la pratique ; et non seulement chacun le pose, mais chacun, à sa façon, le tranche inévitablement. » (7).

2. — *Action et Sur-vie*. Pour M. BLONDEL, il n'y a plus de distinction entre naturel et surnaturel, car tout est vu du point de vue vital. Dans l'Action, il n'y a qu'une vie. Donc, si l'on identifie vie naturelle et vie surnaturelle, il y a l'unité recherchée. « L'Action » voulait assumer toutes ses responsabilités jusqu'au bout, et cela dans un esprit de

(6) Op. cit., I, pp. 27-28 ; 469, 480 et passim.

(7) Op. cit., I, pp. IX-X.

fidélité à son devoir . Rester sur le terrain philosophique, humain, commun à tous, mais y aller jusqu'au bout, poser le problème religieux, surnaturel, mystique, céleste au point de vue rationnel qui réclame l'audience de tous les esprits, dégager par là le christianisme des barrières artificielles, des préjugés étouffants, afin de le mettre en circulation dans le rang de l'humanité. » (8).

3. — L'Action est le *vinculum* de l'unité. « A plus forte raison par l'effet de cette carence, Leibniz, qui pourtant aspirait à solidariser la connaissance et l'existence, n'a-t-il pu réussir à discerner l'étendue, la corrélation, l'unité du triple problème du penser, de l'agir et de l'être. Si l'on peut espérer voir des ombres du *vinculum* se dégager une rénovation et une extension de la philosophie, c'est à ce rond-point et non ailleurs qu'il faut se placer... Et si l'on a bien voulu me suivre jusqu'ici, on comprendra vite comment ma longue thèse sur l'Action est devenue comme le prolongement et le complément de ma petite thèse latine, comment aussi l'étude de l'action a ouvert de plus lointaines perspectives. Donc entre la pensée et l'être, il m'avait semblé qu'en fait l'abîme est franchi par l'action. Elle forme l'unité vivante d'un composé incarnant la pensée même dans les membres et faisant participer la multiplicité d'un organisme matériel à la valeur spirituelle d'intention transcendante. Elle semble le *Vinculum* en exercice : oui, de même que « le calcul de l'infini réussit », selon l'expression de Leibniz, notre action réussit, semble-t-il, à relier les vues de l'esprit et les élans de la volonté à la nature que la science, l'art, l'ascèse, paraissent atteindre puris et occultis modis : « l'action ajoute une perfection »... Et je m'étonnais dès lors que Leibniz n'eût point, par analogie ou extension du calcul infinitésimal, concrétisé son *Vinculum* dans l'action, puisque c'est elle qui insère, dans les choses même physiques et dans notre « composé humain », des idées incarnées et des fins réalisées. » (9).

4. — Enfin, l'action est reliée à la personne par le problème de l'option et de la liberté. « A la philosophie de montrer la nécessité de poser l'alternative : « Est-ce ou n'est-ce pas ? » A elle de faire voir que, seule, cette unique et universelle question qui embrasse la destinée entière de l'homme s'impose à tous avec cette absolue rigueur : « Est-ce ou n'est-ce pas ? » A elle de prouver qu'on ne peut, en pratique, ne point se prononcer pour ou contre ce surnaturel : « Est-ce ou n'est-ce pas ? » A elle encore, d'examiner les conséquences de l'une ou de l'autre solution et d'en mesurer l'immense écart : elle ne peut aller plus loin ni dire, en son seul nom, que ce soit ou que ce ne soit pas. Mais, s'il est permis d'ajouter un mot, un seul qui dépasse le domaine

(8) Voir A. CARTIER, *La philosophie de l'action*, in Centenaire de la Naissance de M. Blondel, Beauchesne, 1961, p. 8.

(9) BLONDEL, *Le Vinculum substantiale selon Leibniz*, p. 131.

de la science humaine et la compétence de la philosophie, l'unique mot capable, en face du christianisme, d'exprimer cette part, la meilleure, de la certitude qui ne peut être communiquée parce qu'elle ne surgit que de l'intimité de l'action toute personnelle, un mot qui soit lui-même une action, il faut dire : « C'est ». »

Inutile d'insister. Devant les affirmations si fortes de M. BLONDEL, il faut revenir à notre expérience quotidienne et essayer d'analyser ce que sont en réalité nos opérations vitales, notre action de penser, d'aimer. de contempler. On ne parle pas d'actions, mais de nos actions de penser, d'aimer. Ceci est significatif. L'action est toujours l'action de quelqu'un en vue de quelque chose, elle médiatise un sujet existant à un but, une œuvre accomplie. C'est sa grandeur et sa relativité.